

analyses découlant de l'enquête, puisqu'il est très possible que les couples mixtes Franco-qubécois et autochtone soient plus difficiles à trouver. Finalement, une suite à cette enquête serait des plus pertinentes, dans le contexte actuel où au niveau sociétal, on semble assister à un reflux vers une identité québécoise « de souche » qui serait à protéger. Sans penser que les couples de l'enquête changeraient leur discours et leurs pratiques, il serait intéressant de voir comment ils font face à ce climat social qui a émergé au cours des dernières années.

En somme, cet ouvrage apporte un nouvel éclairage à la fois sur l'intégration des nouveaux arrivants à la société québécoise et sur les processus de transmissions identitaires et culturelles au sein des familles contemporaines. Ce faisant, ce livre s'adresse autant aux chercheurs et étudiants s'intéressant aux phénomènes migratoires qu'aux spécialistes des dynamiques familiales dans les sociétés actuelles marquées par la mixité culturelle.

Références

Anctil, Pierre.

1984 Double majorité et multiplicité ethnoculturelle à Montréal. *Recherches sociographiques* 25 : 441–456.

Aubin-Boltanski, Emma et Claudine Gauthier, dir., *Penser la fin du monde*, Paris : CNRS Éditions, 2014, 524 pages.

*Recenseur : Gérard Toffin,
CNRS, Villejuif, France*

L'imaginaire mène le monde, peut-être davantage encore que les famines ou les conflits sociaux. C'est la conclusion que l'on est en droit de tirer de la lecture de *Penser la fin du monde*, ce gros livre publié par les éditions du CNRS. L'idée s'impose rapidement au fil des pages que les visions millénaristes, les discours eschatologiques plus ou moins régénérateurs élaborés par les religions à travers le monde, ont joué, et continuent de jouer, un rôle majeur sur les esprits et les événements politiques. L'actualité, les témoignages sur le passé l'attestent.

Le dossier, réuni par Emma Aubin-Boltanski et Claudine Gauthier, vient couronner une recherche collective (« Eschatologies ») menée de 2009 à 2013 et financée par l'ANR (Agence Nationale de la Recherche). L'eschatologie est abordée sous trois angles différents : 1. comme prisme de lecture de l'histoire, 2. comme corpus dynamique et processuel, et 3. comme schème contemporain, transformant le langage sacré en agent d'innovations sociales et politiques. L'entreprise, dont on appréciera l'approche interdisciplinaire (sociologie des religions, anthropologie, orientalisme textuel, histoire), est résolument située dans la diachronie.

Comment penser ces spéculations prophétiques sur la fin du monde ? Pour les directrices de la publication, il serait erroné de s'en tenir aux angos populaires « hors cadre », de type convulsif. Les fièvres millénaristes ne relèvent pas, ou pas seulement, de la psychologie ou de la psychopathologie. Ces eschatologies, perpétuellement reconfigurées au cours de l'histoire, sont dans la plupart des cas le fait de cultures savantes et raisonnées produites par des théologiens et des philosophes dont les théories s'expriment au moyen de l'écrit et non par la transmission orale. Aubin-Boltanski et Gauthier montrent

également que ces théologies complexes se présentent souvent au départ comme des contre-religions radicales, rigoristes, en dissidence avec la religion dominante. Par « routinisation » progressive, la branche rebelle finit fréquemment par devenir elle-même une religion avec ses dogmes et son clergé (Nabil Mouliné à propos du wahhâbisme). Les spéculations eschatologiques deviennent alors centrales. La perspective historique est ici indispensable.

Le sujet déborde largement les passages de millénaire en millénaire (an 1000 ou 2000 par exemple) et les spéculations confuses auxquelles ces moments donnent lieu. Les fins dernières du monde sont *de facto* un motif central de préoccupation. Elles apparaissent consubstantielles aux conceptions religieuses. Toutes les religions, tout particulièrement les monothéismes, sont sujettes à des visions apocalyptiques. Le zoroastrisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam sont concernés au premier chef. Des catastrophes stellaires ou telluriques, souvent accompagnées d'un dérèglement des mœurs, d'une débauche sexuelle généralisée et d'un affaiblissement de la foi, annoncent cette fin des temps. À de tels cataclysmes succèdent des jugements derniers, des parousies, des résurrections finales, des visions paradisiaques. Des émissaires, des messies et autres *mahdî*, les « bien guidés », sont envoyés périodiquement sur terre pour avertir les hommes de l'imminence de ces événements. Malheureusement, des imposteurs (tel l'Antéchrist dans la tradition musulmane) se mêlent aux prophètes. Les religions s'emploient à les débusquer.

Ces élaborations eschatologiques (dont *L'Apocalypse de Jean*, le dernier livre du Nouveau Testament, composé vers la fin du 1^{er} siècle, et qui est sans doute l'un des emblèmes majeurs dans la chrétienté), sont repensées régulièrement pour répondre aux attentes des populations et réagir aux événements (prise de Constantinople, etc.). Elles mettent en jeu des figures d'autorité et ne prennent toutes leurs significations qu'une fois replacées dans leurs contextes locaux et historiques. Sur ce point, l'une des contributions les plus captivantes — et d'une brûlante actualité —, porte sur les idées religieuses que les Juifs d'Israël associent à leur terre (Laurence Podselver). Le pays s'inscrit dans une histoire longue dont les Juifs sont les dépositaires et auxquelles se mêlent de nombreuses conceptions eschatologiques. Il est sacré. Le Mur de l'Ancien Temple de Jérusalem (Kotel), notamment, est une marque centrale du sentiment d'appartenance à ce pays, le signe tangible de l'enracinement des Juifs en ce lieu, depuis l'Antiquité. « Il est l'autel central de l'État israélien ». C'est là que se reconstruira le troisième Temple lors de l'avènement messianique. Le Mur dès lors légitime la présence juive nouvellement reconquise et permet d'évacuer la question palestinienne. Ces conceptions permettent de mieux comprendre certaines impasses de la politique israélienne, son jusqu'au-boutisme et son isolement relatif sur la scène internationale. Le religieux ici interfère directement dans les visions politiques, y compris chez les Israéliens les plus libéraux. Toutes ces questions, à la lisière du politique et du religieux, sont décisives pour comprendre les conflits en cours.

Les visions eschatologiques donnent souvent naissance à des extrémismes religieux. Mais elles annoncent parfois la paix universelle. Un exemple remarquable à cet égard concerne la petite communauté des Samaritains (350 personnes), affiliée au judaïsme, mais possédant une liturgie et une identité spécifiques. Ce groupe religieux, dont les membres se présentent comme les descendants des anciennes tribus israélites du

Nord, vit à Holon en Israël et à proximité du mont Garizim, près de Naplouse, en Cisjordanie. Pour les Samaritains, le mont Garizim a une valeur sacrée éminente : centre de l'univers, à la fois lieu de création du cosmos et paradis perdu, doté de facultés surnaturelles, il se substitue à Jérusalem. C'est là qu'advientra à la fin des temps, après une période de destruction généralisée, la paix entre les peuples, tout particulièrement entre Palestiniens et Juifs. Tous les ans, au mois d'avril (Nissan), les Samaritains célèbrent à cet endroit leur Pâque, événement central de leur calendrier liturgique. Ils y sacrifient une cinquantaine d'agneaux selon les prescriptions de l'Exode. Devant une nombreuse assemblée (quelque 10,000 personnes, dont beaucoup de touristes), la cérémonie met en scène un rituel présenté comme l'un des plus vieux du monde, datant de trois millénaires, bien avant le temple de David. C'est un miroir du passé mythique du groupe. « Dans le rituel samaritain, c'est le passé qui est sacralisé, bien plus que la victime et le sacrifiant » (p. 379). Le rituel réactive les conceptions eschatologiques de la communauté. Il annonce une ère œcuménique nouvelle et pose les Samaritains en position de médiateurs dans le conflit israélo-palestinien. Dans sa contribution, à caractère très anthropologique, Fanny Urien-LeFranc montre combien cette fête s'est surchargée de significations, « métaphorisée », au cours de la période récente selon les conjonctures du moment. Elle est aujourd'hui une promesse de paix.

Le recueil ne couvre que le Moyen-Orient, l'Europe et les États Unis. C'est une de ses limites. Il apparaît difficile d'appréhender de manière comparative de telles représentations sans se référer aux millénarismes océaniques ainsi qu'aux visions eschatologiques de certaines sectes asiatiques, japonaises, coréennes, ou indiennes. On regrette également l'absence de textes sur l'hindouisme, qui, malgré sa conception cyclique des temps, sans terme bien identifié, fait une large place à l'eschatologie. Quant au bouddhisme, lui aussi absent, il aurait été intéressant de s'attacher à la place qu'y joue le concept de *kali yuga*, le dernier âge du monde, celui des temps présents, fait de faiblesse et de décadence, une notion empruntée à l'hindouisme. Les messianismes laïques, au premier rang desquels le communisme, auraient eux aussi mérité d'être sinon traités, à tout le moins évoqués.

Ces constructions fiévreuses, à la fois marginales et centrales, rebelles et conservatrices, donnent à *penser*, c'est-à-dire à questionner et s'ouvrir au monde. Au-delà des singularités propres à chacune d'entre elles, est-il possible d'identifier un « fil rouge du temps eschatologique » (Jacques Le Goff, p. X) ? Jusqu'à quel point ces idées reposent-elles sur des bases communes ? Les rumeurs qui ont présidé en décembre 2011 au choix d'un petit village de l'Aude (Bugarach) comme lieu destiné à être sauvé d'une fin du monde imminente (étude, incluse dans le recueil, d'Arnaud Esquerre) peuvent-elles être mises en parallèle avec les calculs astrologiques et les spéculations philosophiques sophistiquées des Zoroastriens ou l'Apocalypse de Jean ?

Par ailleurs, autre sujet central, les polythéismes sont-ils mieux protégés de ces formes religieuses radicales et visionnaires que les monothéismes ? Le dernier chapitre (E. Aubin-Boltanski) consacré au culte de la Vierge et aux apparitions mariales dans le Sud Liban actuel pose la question, tant les ressemblances avec le culte des icônes et des corps possédés dans l'Inde polythéiste sont nombreuses. Or, les phénomènes décrits dans ce texte sur le Liban peuvent eux aussi faire l'objet d'une lecture apocalyptique, car, s'ils annoncent des

désastres, ils sont aussi le signe divin d'une prédication, d'une rédemption. La Vierge y remplit un rôle régénérateur. Le recueil ne répond pas de manière tranchée à ces interrogations. Cependant, la somme de réflexion et de matériaux réunis en fait indiscutablement un ouvrage de référence dont on ne saurait trop recommander la lecture et qui s'imposera dans les études à venir sur ce sujet.

Vanthuyne, Karine, *La présence d'un passé de violences : Mémoires et identités autochtones dans le Guatemala de l'après-génocide*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2014, 341 pages.

Recenseuse : Andrea Álvarez Díaz
Université du Chili

La relation entre des violences de différente nature a fait l'objet de plusieurs approximations. Une des explications ayant eu une acceptation prépondérante quant à la reproduction des violences est celle qui se place dans une perspective déterministe et structuraliste. En cherchant à faire le lien entre les violences interpersonnelles, intimes, quotidiennes et la violence structurelle, les premières sont perçues comme une conséquence directe de cette dernière. Ainsi, alors que Ferrándiz et Feixa (2004) indiquent que « presque toutes les formes de violence quotidienne (de la délinquance au suicide) ont leurs fondements dans la (violence) structurelle », Bourdieu (1998 : 46) affirmera de son côté que « la violence structurelle qu'exercent les marchés financiers sous forme de débauchages, de précarisation, etc., a sa contrepartie à plus ou moins long terme sous forme de suicides, de délinquance, de crimes, de drogue, d'alcoolisme, de petites ou de grandes violences quotidiennes ». Le fait reste que la tendance a été d'établir une relation de cause à effet entre les violences structurelles (tels la pauvreté, le racisme, les génocides, etc.) et les violences intimes (interpersonnelles, domestique et délictuelle). Autrement dit, on observe l'expression de la violence dans un domaine donné en établissant une certaine continuité par rapport à celle qui se produit dans un autre domaine, ce qui a été nommé « continuum de l'enchaînement de violences » (Bourgeois).

Tout en reconnaissant les influences mutuelles entre les dynamismes macro et micro sociaux, ce qui est plus important, c'est l'analyse des formes à travers lesquelles les différentes expressions de violence se relient les unes aux autres, et ce, dans chaque contexte socio-historique où elles acquièrent leur complexité, en vertu des caractéristiques de l'époque, des sujets étudiés et des dimensions interprétatives-symboliques que les sujets attribuent à chaque scénario violent. C'est précisément l'effort compréhensif que Karine Vanthuyne nous présente, avec profondeur et exhaustivité, dans son ouvrage sur la violence envers les paysans mayas durant le conflit armé au Guatemala et sa réactualisation en contexte de post-guerre. Ce livre porte également sur la présence de violences antérieures, qui s'enracinent dans la Conquête, ou la Révolution du printemps d'octobre 1945 avec le gouvernement d'Arbenz. Nous pouvons donc apprécier dans cette analyse la façon dont les violences « ont leur origine dans des contextes spécifiques, qui dépassent les classifications traditionnelles entre la violence politique, économique ou la violence interpersonnelle,